DISCOURS

SUR

L'OUVRIER

PRONONCÉ PAR LE

Révérend M. COLIN, P. S. S.

DEVANT

L'INSTITUT DES ARTISANS CANADIENS

LE 2 AVRIL 1869.

Oscar Dunn.

MONTRÉAL
TYPOGRAPHIE *LE NOUVEAU MONDE*
23, Rue St. Vincent.

1869

[Du *Nouveau Monde* du 6 Avril.]

Suivant notre promesse, nous donnons aujourd'hui un compte-rendu aussi exact que possible du magnifique discours de M. l'abbé Colin sur l'*Ouvrier*, son vrai caractère, les dangers qui l'entourent. Ce rapport a été rédigé sur des notes très-complètes, et sans prétendre à une exactitude absolue, nous croyons qu'il donne une bonne idée de ce morceau d'éloquence. Nos lecteurs, surtout de la classe ouvrière, y trouveront de grands enseignements.

DISCOURS SUR L'OUVRIER

PRONONCÉ PAR LE

Révérend M. COLIN, P. S. S.

DEVANT

L'INSTITUT DES ARTISANS CANADIENS

Le 2 Avril 1869.

M. le Président, Mesdames et Messieurs,

Ayant eu l'honneur d'être appelé à prendre la parole devant une société qui se fait gloire de représenter les intérêts et le progrès du pays, j'ai cru devoir avant tout me fixer le rôle que j'avais à remplir. J'ai donc parcouru quelque chose de l'histoire, de la philosophie et de l'économie politique pour savoir à quel point de vue la classe ouvrière avait été envisagée. Je suis sorti de cette étude avec un sentiment de profonde indignation, car je me suis convaincu qu'elle avait été mal appréciée et mal traitée.

Dois-je y joindre mes reproches ? Non, ce n'est pas ici le lieu. Dois-je condamner les associations de bienfaisance ? Non certes, ce serait contre ma conscience.

Je ne prendrai pas ici le rôle d'accusateur, mais celui de défenseur. Il était impossible pour moi de mieux choisir le temps et le lieu, puisque j'ai l'avantage de parler en présence d'un auditoire aussi équitable dans ses jugements et si bien prévenu en faveur d'une si belle cause.

Un mot malheureux est tombé de la plume d'un écrivain célèbre de notre temps. Cet homme ayant étudié l'histoire des associations ouvrières, disait que « toutes lui semblaient avoir pour origine un esprit de perturbation et de révolution. »

Je ne crains pas d'affirmer, avec plusieurs autorités non moins respectables, qu'en cela il s'est trompé.

Peut-être avait-il été mal impressionné ; car autrefois l'antiquité, et de nos jours la philosophie et l'utopie politique se sont étudiées à jeter l'outrage à la classe ouvrière.

L'antiquité faisait de l'ouvrier un esclave : premier outrage.

La philosophie moderne en veut faire une bête des forêts: deuxième outrage.

L'utopie politique en veut faire un destructeur: troisième et suprême outrage.

Et c'est à la vue de ces faits que M. Augustin Thierry s'écriait que « les associations ouvrières semblent avoir pour origine un esprit de perturbation et de révolution. »

C'est contre cette assertion que je m'inscris en contradicteur pour la défense du travailleur.

L'antiquité païenne ne voyait dans l'ouvrier qu'un être déchu, et le réduisait en esclavage. Neuf siècles avant les lumières de l'Evangile, le chantre sublime des plus grands héros et des guerres les plus fameuses, résumant comme un écho toutes les voix de son temps, lançait sur la tête du travailleur cette lourde malédiction :

Marche, marche, tu n'arriveras jamais en ce monde.

Cinq siècles plus tard, le plus beau génie du passé répétait cette malédiction qui se perpétua à travers les âges.

En vain pour venger l'injure, le

Dieu Eternel faisait-il monter sur le trône des Césars par les mains de la fortune, des fils de laboureurs, de jardiniers, et de cordonniers dans la personne des Galère, des Probus et des Vitellius; en vain écrivait-on sur le marbre de la statue d'Auguste, ce souverain du monde entier : « Ton grand père n'était qu'épicier, » la malédiction pesait toujours et le peuple restait esclave.

Et pour faire tomber l'anathème, il a fallu que le roi des siècles quittant son trône, se fît lui-même artisan ; que l'Eglise eut pour berceau une étable ; que le premier pontife suprême fût un pêcheur, et que la voix du grand apôtre se déployant au dessus des nations, proclamât « qu'à l'avenir il n'y avait plus ni grec ni romain, ni juif ni gentil, mais que nous n'étions tous qu'une même chose en Jésus-Christ.»

Ouvrier, tu es délivré des chaînes qui te retenaient depuis des siècles dans l'esclavage, tes droits sont reconnus, ta dignité est relevée, ta grandeur et ta liberté proclamées, et c'est de Jésus Christ et de son Eglise que tu tiens ces bienfaits.

Aime-la bien cette Eglise, jette-toi dans son sein ; elle te conduira et te fera progresser. Attache-toi bien à elle, car elle sera ta protectrice et ta gardienne dans les luttes formidables qu'il te reste encore à soutenir contre l'impiété philosophique et l'ambition des meneurs politiques.

C'était par ignorance des droits de l'homme que l'antiquité méprisait le travailleur, en faisait un esclave. C'est par haine au sein de la lumière que l'impiété philosophique le dégrade. Le crime n'en est que plus grand.

Soyons confus pour l'honneur de l'humanité d'un pareil excès. C'est là que toujours aboutissent les égarements de l'esprit ajoutés à la dépravation du cœur.

« L'homme vraiment grand, dit l'un de ces philosophes fameux, l'homme vraiment propriétaire est le sauvage né dans les forêts. »

Et comme il faut donner à l'enfant une éducation digne d'une pareille destinée, voici les règles qu'il propose :

« L'enfant n'appartiendra que cinq ans à sa mère, et deviendra ensuite le bien de l'Etat ; il sera en toutes saisons

vêtu de toile, couchera sur des nattes, dormira huit heures, et se nourrira de racines, de pain et d'eau. »

C'est ainsi qu'il espère couvrir le monde d'une génération saine et vigoureuse.

Cependant, les scrupules lui surviennent ; il craint de n'avoir pas encore assez avili notre nature ; il n'a fait de l'homme qu'un sauvage, c'est trop peu pour assouvir sa haine contre la société ; il faut encore qu'il en fasse une bête des forêts. « Homme, ajoute-t-il avec un redoublement d'audace, l'animal est ton semblable, oui ton semblable, peut-être même est-il ton supérieur ; (ici je frémis d'indignation) et il est vraiment au-dessus de toi, parcequ'il est plus heureux. » Puis, froidement, il ajoute que ce qu'il vient d'annoncer est une *vérité dure.*

Oh ! philosophie dégradante et dégradée !

Ouvriers, n'écoutez point cette philosophie ; plus encore que le paganisme elle n'a pour dessein que de vous avilir. Vous étiez esclaves dans l'antiquité ; mais la philosophie jusqu'où vous fait-elle descendre ! ....

L'utopiste, dans ses rêves d'ambition, va vous plonger plus au fond encore dans l'abîme. Dans ses mains, et suivant ses désirs, vous ne serez plus qu'un instrument sanglant de ruine et de destruction. La richesse, vous dira-t-il, n'est que vol; l'opulence, infamie. Ne l'écoutez point, c'est un fourbe qui vous trompe. C'est par ces mots qu'il vous conduit aux barricades, qu'il soulève les révolutions et qu'il verse votre sang en vous faisant verser le sang de vos frères.

Ecoutez cette voix horrible qui semble plutôt sortir des profondeurs de l'enfer que du fond d'une poitrine humaine. C'est la voix d'un révolutionnaire dans le délire de ses fureurs. « Si Brutus ne tue point les autres, il se tuera lui-même, » et c'est de lui qu'il parle en ces termes.

Le peuple s'arrête frappé d'épouvante et d'horreur; il a peur de ce maître féroce ; mais lui, « lâches, s'écrie-t-il, arrachez-moi le cœur et mangez-le ; vous deviendrez plus grands » et plus méchants.

L'horreur m'empêche de rien ajouter. Je frémis, vous frémissez tous

comme moi. La haine ne peut pousser plus loin ses formidables transports.....

C'est trop peu encore. Le meneur politique, le factieux, le révolutionnaire, après s'être servi de vous pour détruire les autres ne cherche dans son ambition, qu'à vous détruire vous-mêmes.

Entendez-vous ce bruit lointain semblable aux flots d'une mer qui monte en mugissant ? C'est le bruit de tout un peuple en tumulte qui se presse et s'agite autour du char éblouissant de la fortune.

Je le vois ce char dont les flancs semblent ruisseler des couleurs éclatantes de l'or et de l'argent. Au centre se dresse la statue d'or de la fortune. Ce sont les coursiers du temps qui l'emportent. Voilà cette fortune qu'il faut conquérir, ce capital qu'il faut ravir en l'arrachant par violence aux mains d'autrui. Mais qui l'aura, cette fortune ? qui le possèdera ce capital ? Ils sont mille qui essayent de le ravir.

C'est ici que se révèlent les ignobles desseins du meneur politique dans ses clubs, ses grèves. Il fait couler à force de discours trompeurs le venin de sa

haine dans le cœur du peuple, le plonge dans la plus funeste des ivresses, l'exalte, le transporte jusqu'au vertige, puis quand il l'a abusé, le saisit, le jette impitoyablement sous les roues du char qui l'écrasenten frémissant, et d'un bond montant seul sur le char de la richesse, il prend pour lui la fortune, saisit les rênes du despotisme et prétend seul jouir et régner.

Ouvriers, voilà ce que vous prépare le meneur politique,le factieux, l'ambitieux. Il vous flatte pour vous soulever, puis quand il vous a tournés à son propre profit, n'étant plus dans ses mains qu'un instrument nuisible, il vous rejette avec dédain et sans pitié il vous écrase.

Où est-il le coupable qu'il faut accuser de ces révolutions sanglantes qui agitent et bouleversent depuis plus d'un demi-siècle le monde tout entier ? Est-ce l'ouvrier ? Est-ce l'impiété !

Ouvriers, vous n'êtes qu'une victime. C'est vous, philosophes impies, vous, meneurs politiques, qui seuls portez sur votre tête le poids de si grands crimes. Tant de malice et tant de haine ne seront jamais dans le cœur du peuple, dans le cœur de l'ouvrier,

et si parfois il est capable de ces grands attentats qui font crouler les empires, il est moins criminel qu'il n'est malheureux ; car toujours il succombe lui-même sous les ruines qu'il accumule sans le savoir, et c'est d'ailleurs que de son propre fonds que lui est venu tant de malice.

Donc, ouvriers, n'écoutez jamais l'impiété du faux philosophe ; n'écoutez jamais non plus les faux discours du meneur politique. L'un vous dégrade et l'autre vous détruit.

Qu'est-il donc par lui-même cet ouvrier qu'on a tant calomnié ? c'est ce qui nous reste maintenant à examiner.

Nous venons de voir ce qu'en fait l'impiété, voyons maintenant ce qu'en font les nobles instincts de la nature que Dieu lui a donnée.

Ouvrier,qui-es-tu, toi qui dès l'aube du jour longes ce trottoir d'un pas grave et modéré ? — Je suis fils du peuple. — Où vas-tu avec ce tablier sous le bras, ce ciseau dans une main et ce marteau sur l'épaule ? — A mon devoir. — Mais où te porte ton devoir ? — A l'atelier, la patrie du travail.

Oh ! qu'il est beau le travailleur

quand il suit son propre génie. Je le suis, j'entre avec lui. Quel beau spectacle !

Entendez-vous le bruit saccadé du marteau qui retentit sur l'enclume ? ce chant de la patrie ou ce cantique de la religion qui se mêle au sifflement de la vapeur et aux grincements de la lime ou de la scie ? C'est l'ouvrier à son travail, l'ouvrier qui gagne le pain de ses enfants en gagnant son salaire. Oh ! nobles sueurs que vous êtes respectables ; coulez, coulez, vous ne serez point perdues ; vous êtes les sueurs du courage, les sueurs de la force, de la belle activité qui se développe. Les anges vous recueillent dans l'urne de la religion, et un jour vous les verrez là haut qui vous seront rendues comme autant de perles et de diamants.

Ainsi, 1o l'ouvrier, par son propre génie, est l'*homme du travail.*

Déjà le soleil est à son déclin et les ombres tombent des cieux. Fils du peuple, l'heure est venue, ton jour est rempli, reprends ta veste de bure. Il sort.

Ouvrier, où vas-tu ?—A mon devoir. —Mais ton devoir où te porte-t-il ?—A

ma famille.—Quoi, à ta famille, à ton foyer domestique !

Oh ! Quel génie que le génie du travailleur. Il n'est pas seulement l'homme de travail, mais encore l'homme de cœur.

Je le suis, je frappe à la porte, j'ouvre... quoi de plus admirable ! C'est un père de famille joyeux et tranquille au milieu de ses chers enfants. L'un le regarde en souriant, l'autre grimpe sur ses genoux en le caressant avec tendresse. L'épouse ivre de joie, lève les mains en haut en bénissant le ciel. Et lui, le cœur attendri de l'amour le plus pur, il verse des larmes de jouissance et de bonheur.

Ainsi, 2o l'ouvrier, par son propre génie, est l'*homme de cœur*.

C'est le plus beau des matins. L'air est frais et mon regard plonge avec délices dans l'immense azur du beau ciel canadien. J'entends les cloches qui s'ébranlent, le son coule, s'étend et porte l'allégresse dans toute la cité. Les murs de la maison s'agitent doucement, les vitres frémissent en souriant, tous les cœurs sont émus et battent dans les poitrines ; c'est le jour

du repos, le dimanche, le jour de la religion.

Ouvrier, où vas-tu de ce pas pressé, avec ces habits de fête ?—A mon devoir.—Et où te porte ton devoir ?—A mon Eglise, c'est le jour du dimanche.

Ah ! le jour du dimanche, tu le connais donc, brave et pieux artisan. Entre sous ces parvis sacrés, va t'agenouiller sous ces voutes gothiques, au pied des tabernacles sacrés, va porter ta prière au Dieu que tu adores, va lui demander qu'il bénisse tes enfants, soutienne ton courage, préserve ta conscience et féconde ton travail. Rien n'est plus beau que l'ouvrier, qui après avoir arrosé la terre de ses sueurs généreuses va se courber devant le père du monde pour lui demander ses grâces et porter jusqu'à lui ses immortelles espérances.

L'ouvrier, il est donc par son génie *l'homme de foi.*

Ainsi, homme de travail, homme de cœur, homme de foi, voilà l'ouvrier libre de l'impiété, libre de l'utopie, libre des passions, quand il suit les plus purs et les plus nobles instincts

qu'ont déposés en son cœur les mains de Dieu et de la religion.

Voilà donc, travailleurs qui m'entendez, voilà donc ce que vous devez être vous-mêmes ; mais la main sur la conscience, est-ce là toujours ce que vous êtes ?

Ici point de reproches, je vous l'ai annoncé, je ne viens point vous en faire. Mais, sachez-le, qui refuse l'ouvrage, ne porte le poids du jour qu'en murmurant, n'aspire qu'à gagner sans rien faire, par trouble et sédition, ce n'est pas là l'homme de travail ; ce n'est pas l'ouvrier canadien.

Qui délaisse sa famille, fait pleurer son épouse, néglige ses enfants, préfère aux douceurs du foyer domestique les excès dégradants de la boisson, du jeu et de la cantine, ce n'est plus l'homme de cœur ; ce n'est plus l'ouvrier canadien.

Qui méconnait son église, méprise le dimanche, insulte à sa foi et à sa religion, n'est plus l'homme de foi, n'est plus l'ouvrier canadien.

Qu'est-il ? *L'homme de la passion.*

Faut-il ajouter quelque chose encore ? Oui, et ce sera en considérant

l'artisan formé en corps dans ses associations, en m'adressant surtout aux dignes membres de l'Institut des Artisans Canadiens.

Et après avoir revêtu le travailleur de la dignité d'homme de travail, de cœur et de religion, nous allons encore le couvrir du brillant manteau de l'homme de progrès; car par ses associations bien entendues, bien gouvernées, vous devenez dans vos limites et de justes proportions les hommes d'industrie et de civilisation.

Cultivez la science, c'est elle qui vous grandira.

Il y a dans l'homme un désir insatiable de s'instruire ; plus il apprend plus il veut savoir, à chaque pas il découvre des horizons nouveaux. Dieu a mis dans son cœur une immense avidité de savoir, une volonté sans limites de s'élever, et c'est la première et la plus grande de ses ambitions. L'étude développe ses facultés intellectuelles ; il perçoit avec facilité les problêmes les plus difficiles et il monte toujours.

C'est ainsi qu'il devient l'homme de progrès, et de son pays.

Il y a dans les associations comme la vôtre un triple apostolat. 1o. Apostolat industriel; 2o. Apostolat économique; 3o. Apostolat national.

Un apostolat Industriel : en effet, c'est ainsi qu'on se forme au commerce et à l'industrie ; c'est ainsi que Montréal élargit ses rues, élève ces magnifiques édifices qui font son orgueil et l'admiration des étrangers qui la visitent.

Il y a chez l'artisan canadien une habileté, un talent naturel vraiment merveilleux qu'on ne retrouve nulle part ailleurs au même degré. Il a quelque chose qui en fait un véritable artiste, et je puis dire qu'il y a ici autant d'artistes que d'ouvriers qui m'écoutent. Le canadien possède naturellement le sentiment du beau.

Vous avez dans le développement de de vos facultés intellectuelles un trésor plus riche que l'or, l'argent et les pierreries ; c'est le talent que vous a départi la Providence, et à votre place je n'en désirerais pas d'autre. Etudiez donc, développez votre intelligence, faites marcher les arts, enrichissez votre pays, couvrez le de monuments

durables, faites-en un prodige de beauté, c'est là votre mission, et vous serez les hommes du progrès et de la nation.

Un apostolat économique :— Car c'est un principe d'économie qui a présidé à la fondation de toutes les sociétés de secours mutuels ; leur but, c'est de procurer aux membres un moyen abondant de subsistance, de mettre le bien aise dans la famille.

Un apostolat national :—Il est impossible que tant de nobles cœurs battent ensemble, s'unissent et se rapprochent sans qu'il en résulte pour le pays je ne sais quel esprit de pacification, de bonne entente, d'harmonie, de véritable fraternité, qui fait de vous tous une seule famille, de tous les cœurs un seul cœur.

Il y a dans vos sociétés une fermentation secrète qui produira pacification et prospérité pour la patrie.

Voilà comment je les envisage ; et je dirai, honte à ceux qui ont voulu flétrir la plus noble des classes ! Honte à ceux qui ont porté contre les ouvriers des accusations perverses et calom-

nieuses; car ils sont les hommes de travail, de cœur, de foi et de progrès.

Qu'il me soit permis d'ajouter encore quelques mots. Je l'avoue, ce n'est pas sans une certaine réserve, ou plutôt sans une certaine crainte que je vais m'expliquer ; parceque je ne voudrais pour rien au monde qu'un ouvrier pût dire avec raison qu'un prêtre lui a fait de la peine. Mais nous sommes en famille, je puis donc vous parler à cœur ouvert.

Vous êtes grands, vous êtes nobles ; Eh bien, pas de secrets. Pourquoi se voiler le visage quand on aime sa religion et son pays ?

Avez-vous peur de votre pays ? il vous aime de toutes ses forces.

Avez-vous peur de la religion ? Mais c'est une mère ; elle vous chérit du fonds de ses entrailles, c'est votre libératrice, celle qui vous a tirés de l'esclavage de l'antiquité, de l'abaissement où vous réduisait la philosophie, et de la destruction où vous entrainaient les meneurs politiques !

N'aimez-vous pas votre pays ? Oh ! oui, vous l'aimez, et sans doute vous seriez prêts à prendre les armes pour cou-

rir à sa défense s'il était menacé d'invasion étrangère.

N'aimez-vous point votre religion ? Mais vous lui devez tout, et laissez-moi vous le dire, ni la patrie, ni la religion ne vous redoutent. Elles vous aiment trop pour croire qu'elles auraient droit de craindre.

Levons donc tous les voiles, plus de secrets ni de faction ; que la paix soit votre devise.

Pas de multiplicité non plus ; elle pourrait vous être funeste. Si j'avais un vœu à émettre, ce serait de voir plusieurs de ces sociétés se réunir en une seule, qui serait assurée d'une existence vigoureuse.

Pourquoi tant de chutes sous le souffle d'une passion ou d'une infortune, si ce n'est à cause de la faiblesse produite par la multiplicité ?

Un jour dans une vaste prairie s'élevait un bosquet d'arbres dont la cime se perdait dans les nues. Bientôt le ciel se couvrit de nuages, un vent terrible se déchaîna. Sous l'effort de la tempête, les jeunes arbres se renversent les uns sur les autres ; les branches se brisent, le tronc craque, et s'abat avec un bruit redoutable, tandis

qu'un peu plus loin, un vieux chêne supportait sans fléchir les assauts de la tempête et sortait triomphant de la lutte.

Les premiers, trop nombreux et trop rapprochés, s'étaient élancés superbes dans les airs, mais ils manquaient de solidité, tandis que le second avait poussé de fortes racines.

Il me semble que s'il y avait moins de sociétés,et si l'on pouvait former de celles qui existent un tronc unique et vigoureux,il pourrait se rire des vents et de la tempête.

Un dernier mot: aimez la religion, cette bonne mère qui vous porte dans son cœur, qui vous a rendu votre qualité d'hommes, qui vous garde des factions et des meneurs politiques, qui veille sur vous avec une tendresse inexprimable. Ses ennemis sont les vôtres,ses détracteurs sont vos oppresseurs, et craignez qu'en perdant la foi, vous ne perdiez aussi la liberté.

chène
uts de
t de la

et trop
super-
uaient
avait

moins
ner de
que et
vents

gion,
dans
votre
e des
ques,
resse
t les
pres-
foi,